

L'insurrection, à Tunis, a, paraît-il, un caractère beaucoup plus grave. Elle est principalement dirigée contre le premier conseiller du bey, le Khaznadar, qui, dit-on, est particulièrement soumis à l'influence anglaise. Parmi les reproches qui lui sont adressés se trouvent les avantages récents concédés au commerce des Anglais au détriment des intérêts indigènes. L'augmentation de l'impôt, appelé capitation, est encore une autre cause de la révolte. "Le mouvement," dit *La France*, "est grave parce qu'il a pour adhérents secrets, les personnages les plus importants du pays, tels que les gouverneurs de Bizerte, de Gerbah, de Media, de Sfax, de Soussse; tous amis et partisans de l'héritier présomptif Sid Hamouda, bey du camp. Ce dernier jusqu'ici est resté neutre, mais on croit qu'au fond il ne se montre pas défavorable aux prétentions des insurgés qui, aujourd'hui, agissent avec beaucoup d'ordre et ont arrêté un programme complet."

La France et l'Angleterre ont envoyé des vaisseaux dans ces parages pour protéger leurs nationaux.

La conférence dano-allemande a tenu, à Londres, le 10 Mai, une séance spéciale dans laquelle une suspension d'armes pendant un mois a été décidée. Les combattants conserveront leurs positions respectives; seulement le Danemark a consenti à lever le blocus des ports allemands et de leur côté l'Autriche et la Prusse devront s'abstenir, pendant toute la durée de la trêve, de lever des contributions et d'intervenir dans l'administration civile des provinces danoises occupées par leurs troupes.

La conférence devait reprendre ses délibérations, le 13.

Les Prussiens se sont emparés, avant la trêve, de Frédéricia et de plusieurs autres places importantes dans le Jutland.

De nouveaux troubles ont éclaté à Athènes, et les marins français et anglais ont été obligés de débarquer pour protéger la Banque.

Inauguration de la chapelle et de l'hospice, élevés au lieu où est né St. Vincent de Paul.

Nous lisons dans *La France* du 5 mai :

Il y a peu de jours, nos voisins les Anglais célébraient, par de publiques et unanimes hommages une gloire qui leur est bien chère. Ce n'est pas de Garibaldi que nous parlons, mais de Shakespeare, homme véritablement grand celui-là, grand en deçà comme au delà du détroit, grand pour tout le monde, qui n'a pas besoin d'être surfait, dont l'illustration ne dépend ni des expédients et des calculs de la politique, ni des circonstances du moment, ni de l'engouement du peuple, ni des caprices de quelques lords en quête d'émotions ou de

popularité; car son génie est fait pour les siècles et appartient à l'humanité.

A Londres, comme dans le comté où Shakespeare est né, il y a eu des fêtes, des banquets, des discours; on a voté des statues au plus puissant génie dont l'Angleterre s'honore à juste titre; il y a eu là un magnifique spectacle, et nous y avons applaudi.

Eh bien! dans un des coins les plus obscurs de la France s'accomplissait presque en même temps une autre fête, d'un caractère à la fois plus auguste et plus touchant. Au milieu des Landes, dans un petit hameau que l'on chercherait en vain sur la carte, mais dont les pèlerins de tous les pays savent maintenant le chemin, vingt à vingt-cinq mille personnes étaient réunies pour rendre hommage, non pas à un grand homme, mais à plus encore: à un grand saint, à celui qui personnifia l'amour envers ses semblables dans sa plus haute expression, la charité. En rapprochant ces deux noms contemporains l'un de l'autre, Vincent de Paul et Shakespeare, nous nous sommes involontairement rappelé ces paroles de Pascal:

"Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles..... Ils sont vus non des yeux, mais des esprits: c'est assez. — Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles..... Ils sont vus de Dieu et des anges: Dieu leur suffit. — Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité."

A une lieue environ de Dax, sur la gauche en venant de Bordeaux et à une petite distance du chemin de fer, sur un plateau verdoyant et en grande partie entouré de landes, au lieu appelé les *Ranquines*, naquit, il y a près de trois siècles, en 1576, saint Vincent de Paul.

C'est là que, dans son enfance, il avait commencé par garder les troupeaux de son père; c'est là que s'éleva encore, dans sa majestueuse vétusté, le chêne âgé de plus de quatre siècles sous lequel le jeune père se recueillait dans la prière et entendait, sans doute, comme autrefois Jeanne d'Arc, la voix mystérieuse et prophétique qui lui annonçait la sublime carrière qu'il était appelé à parcourir.

Il y a des pressentiments secrets à l'origine des grandes destinées, et l'existence la plus vaste tressaille déjà et s'annonce dès le premier âge.

C'est là que le 24 avril dernier, jour anniversaire de cet inépuisable bienfaiteur de l'humanité, a été célébrée une solennité qui comptera parmi les plus mémorables de l'époque actuelle. Il s'agissait d'inaugurer une chapelle et un hôpital construits sur l'emplacement même où était située l'humble chaumière qui fut le berceau de saint Vincent, et qui, conservée et restaurée, se trouve maintenant reconstruite un peu plus loin.

Quelques personnes auraient voulu qu'on élevât une statue colossale à la mémoire de l'instituteur des Filles de la charité. Cette idée n'est pas heureuse. Pourrait-il, en effet, y avoir un monument plus digne de saint Vincent de Paul et qu'il eût préféré, lui-même, que cet asile ouvert aux malades et aux orphelins, et cet édifice consacré à Dieu? Et d'ailleurs, sa véritable statue n'est-elle pas dans le cœur de ces pieux missionnaires, de ces filles vénérables et dévouées qui s'appli-